



UNIVERSITY OF LEEDS

This is a repository copy of *La Liberté romaine dans le Britannicus de Racine*.

White Rose Research Online URL for this paper:

<https://eprints.whiterose.ac.uk/123993/>

Version: Accepted Version

Article:

Hammond, P (2019) *La Liberté romaine dans le Britannicus de Racine*. *Early Modern French Studies*, 41 (2). pp. 158-169. ISSN 2056-3035

<https://doi.org/10.1080/20563035.2019.1679494>

© The Society for Early Modern French Studies 2019. This is an author produced version of an article published in *Early Modern French Studies*. Uploaded in accordance with the publisher's self-archiving policy.

Reuse

Items deposited in White Rose Research Online are protected by copyright, with all rights reserved unless indicated otherwise. They may be downloaded and/or printed for private study, or other acts as permitted by national copyright laws. The publisher or other rights holders may allow further reproduction and re-use of the full text version. This is indicated by the licence information on the White Rose Research Online record for the item.

Takedown

If you consider content in White Rose Research Online to be in breach of UK law, please notify us by emailing eprints@whiterose.ac.uk including the URL of the record and the reason for the withdrawal request.



eprints@whiterose.ac.uk
<https://eprints.whiterose.ac.uk/>

La Liberté romaine dans le *Britannicus* de Racine

Paul Hammond

I

Pendant ses années d'exil à Jersey après la guerre civile anglaise, Edward Hyde, le futur Earl of Clarendon, songeait à l'avant-guerre, période qui lui semblait rétrospectivement un véritable âge d'or ; en effet, exprima-t-il, 'many wise men thought it a time wherein those two unsociable adjuncts which Nerva was deified for uniting, *imperium et libertas*, were as well reconciled as is possible'.¹ Peut-être se trompait-il dans son souvenir de cet âge ; certainement il se trompait sur les mots de Tacite dans l'*Agricola*, où l'historien dit : *Nerva Caesar res olim dissociabiles miscuerit, principatum ac libertatem*.² En revanche, Jacques-Auguste de Thou se souvenait plus précisément de ce texte quand il dédia son œuvre *Historiarum Sui Temporis... Libri CXXXVIII* au roi Henri IV en lui disant : *cum pace duas res insociabileis aliis creditas miscuisti, libertatem & principatum*.³ En fait, entre *principatus* et *imperium* et il y a une différence capitale, car *imperium* signifie le pouvoir suprême, tandis que *principatus* signifie plus particulièrement l'empire d'un seul souverain.⁴ Selon Tacite, avant le règne de Nerva l'on croyait que sous une monarchie la véritable liberté serait une chose impossible.

Dans quelques ouvrages, Quentin Skinner nous a expliqué le concept romain de la liberté, concept d'ailleurs essentiellement républicain. Selon cette théorie, il y a une

Je remercie Mme Ellen Blavet, Professor Richard Maber, et Dr Théophile Munyangeo qui ont lu des versions préliminaires de cet article.

¹ Edward Hyde, Earl of Clarendon, *The History of the Rebellion and Civil Wars in England Begun in the Year 1641*, édité par W. Dunn Macray, 5 tomes (Oxford : Clarendon Press, 1888), i 96.

² Tacitus, *Agricola*, 3 (*De vita Agricola*, édité par R. M. Ogilvie et Sir Ian Richmond (Oxford : Clarendon Press, 1967)) : 'Nerva Caesar unit ces deux choses qui jusque-là avaient été impossibles à joindre—la monarchie et la liberté'.

³ *Illustris Viri Iacobi Augusti Thuani... Historiarum Sui Temporis... Libri CXXXVIII*, 5 tomes (Genève : Apud Heredes Patri de la Rouiere, 1626-30), i sig. ¶¶ r : 'avec la paix vous avez uni les deux choses que les autres croyaient impossibles à joindre—monarchie et liberté'.

⁴ *Oxford Latin Dictionary*, édité par P. G. W. Glare (Oxford: Clarendon Press, 1982), s.v. principatus 3.

distinction fondamentale entre ceux qui sont des hommes libres (*liberi homines*), et ceux qui existent dans un état de servitude sous le pouvoir d'un maître et qui sont complètement soumis à sa volonté (son *arbitrium*). Par conséquent, c'est l'existence même d'un pouvoir arbitraire, voire despotique, qui amène la servitude, et la liberté ne peut exister que dans une république, car sous un régime monarchique le sujet craint d'un jour à l'autre l'intervention arbitraire du monarque, même si au fond on ne fait jamais preuve de ce pouvoir. On vit sans cesse, pour ainsi dire, sous l'épée de Damoclès. Skinner explique ainsi les conséquences de cette théorie :

Liberty can be lost or forfeited even in the absence of any acts of interference. The lack of freedom suffered by slaves is not a consequence of their being hindered in the exercise of their desires. Slaves whose choices happen never to conflict with the will of their master may be able to act without the least interference. They nevertheless remain wholly bereft of their liberty... forced to live in a state of unending anxiety as to what may or may not be about to happen to them.⁵

Hobbes soutient en revanche que la liberté consiste tout simplement en l'absence d'opposition, car 'the Liberty of the man... consisteth in this, that he finds no stop, in doing what he has the will, desire, or inclination to doe';⁶ pour cette raison, selon la philosophie hobbesienne, les seules contraintes auxquelles la liberté est soumise seraient des interventions directes, voire physiques. Mais pour ceux qui adhèrent à l'idée romaine de la liberté, l'existence même d'un roi empêche l'homme d'être libre.

II

En prenant comme point de repère la théorie romaine de la liberté telle que le professeur Skinner l'explique, nous proposons une exploration des différentes formes de liberté et de servitude dans la société que dépeint Racine dans sa pièce *Britannicus* (1669), car les mots de «libre» et de «liberté» ont des significations différentes pour chacun des personnages de la tragédie.⁷ La première de cette pièce eut lieu le jour même de l'exécution publique du

⁵ Quentin Skinner, *Hobbes and Republican Liberty* (Cambridge: Cambridge University Press, 2008), pp. ix-xii, suivant particulièrement le *Digeste* de Justinien. Pour une discussion plus approfondie de la relation entre *principatus* et *libertas* voir Ch. Wirszubski, *Libertas as a Political Idea at Rome During the Late Republic and Early Principate* (Cambridge : Cambridge University Press, 1960), chapitre 5.

⁶ Thomas Hobbes, *Leviathan*, édité par Noel Malcolm, 3 tomes (Oxford : Clarendon Press, 2012), ii 324.

⁷ On pourrait également lire *Britannicus* sous le signe des idées de la liberté que Racine aurait trouvées chez les théologiens jansénistes, mais il est au-dessus de nos capacités d'aborder un tel discours ici. Pour une analyse subtile de ce sujet voir Michael Moriarty, 'Liberté, nécessité, contrainte chez Jansénius, Arnauld et Nicole',

marquis de Courboyer, qui avait été condamné pour une dénonciation calomnieuse de lèse-majesté,⁸ et quoique cette coïncidence ait été imprévue, les deux spectacles auraient conduit le public à réfléchir sur les limites de la liberté de parole sous une monarchie absolue. Les événements de *Britannicus* se déroulent pendant les premières années du règne de l'empereur Néron, quand les institutions politiques de la république se sont évanouies, quoique quelques-uns croient encore en les valeurs républicaines.⁹ Au cours de la pièce l'on voit que l'idéal romain de la liberté est trompeur pour chacun des personnages, bien que ce soit pour des raisons différentes en chaque cas. Tacite, dont les *Annales* fournirent la source principale de cette pièce, crut que Rome avait déjà perdu sa liberté sous le règne de l'empereur Auguste, qui prit le titre de consul 'pour être maître du Peuple sous prétexte de le défendre'—phrase dont la structure antithétique, dans cette traduction par Nicolas D'Ablancourt, ressemble presque à un vers de Racine.¹⁰ Au fil des ans, selon Tacite, 'La face de l'État changée, semblait avoir aussi changé les esprits. Cette ancienne générosité Romaine ne paraissait plus, et l'égalité bannie n'avait laissé que la volonté d'obéir.'¹¹ De plus, dans cette phrase 'la

Archives de Philosophie, 78 (2015) 111-130. Un commentaire sur *Phèdre*, par exemple, pourrait notamment s'adresser à la discussion que le professeur Moriarty consacre au concept d'agir «à contrecœur» et aux idées jansénistes de l'influence de ce que nous appelons maintenant «l'inconscient». On trouve dans le texte *Humanae Libertatis Notio* d'Antoine Arnauld une discussion des conditions qui rendent l'âme 'maîtresse de sa propre action' (Antoine Arnauld, *Textes Philosophiques*, édité par Denis Moreau (Paris : Presses Universitaires de France, 2001), p. 243), mais Arnauld s'intéresse à l'influence de Dieu sur le libre arbitre de l'homme, et n'aborde pas le problème qui nous occupe ici, c'est-à-dire le pouvoir—soit visible, soit caché—qui contraint le sujet dans un état monarchique.

⁸ Racine, *Œuvres complètes: I: Théâtre - Poésie*, édité par Georges Forestier, Bibliothèque de la Pléiade (Paris: Gallimard, 1999), p. 1402. Nous empruntons cette édition pour nos citations de *Britannicus*.

⁹ Nous citons également la pièce que Gabriel Gilbert écrivit sur Néron: *Arie et Petus, ou Les Amours de Neron* (Paris : Chez Guillaume de Luyne, 1660). Dans cette œuvre Petrone, qui est un des confidents de Neron, dit: 'On louë vn homme libre en vne Republique, | Qui passe pour rebelle en l'Estat Monarchique, | Et Brutus appellé le dernier des Romains, | Est vn monstre execrable aux yeux des Souuerains.' (p. 8), et Arie sait que 'Contre les Souuerains l'on ne peut se deffendre' (p. 24).

¹⁰ *Les Œuvres de Tacite de la traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt*, édité par Jean Pietri et Éric Pesty (Paris: Éditions Ivrea, 2003), p. 24. On ne trouve pas l'idée qu'Auguste agit sous prétexte dans le texte de Tacite, qui dit: *ad tuendam plebem tribunicio iure contentum* (*Annales*, i 2) (*Cornelii Taciti Annalium Ab Excessu Divi Augusti Libri*, édité par C. D. Fisher (Oxford : Clarendon Press, 1906)).

¹¹ Tacite, p. 25. *Igitur verso civitatis statu nihil usquam prisca et integri moris: omnes exuta aequalitate iussa principis aspectare, nulla in praesens formidine.* (Tacitus, *Annales*, i 4).

volonté d'obéir', qui aurait intéressé un Foucault,¹² nous reconnaissons le paradoxe qui se trouvait au cœur de la liberté pour les Romains sous l'empire. À l'accession de Tibère, 'à Rome tout le monde courait à la servitude',¹³ et le compte rendu que Tacite nous offre de son règne montre comment la forme d'esclavage volontaire décrite par Skinner fonctionnait dans l'empire romain : nous y découvrons que l'empereur maintint les sénateurs sous son joug, soit par sa présence silencieuse, soit par sa proximité maussade, soit enfin par son absence inquiétante à Capri. Aucune action de sa part n'était nécessaire, car les Romains se réduisent eux-mêmes à l'esclavage.

Dès le règne de Néron la puissance impériale devient plus manifeste, mais les personnages de Racine s'accrochent encore à l'idée que la liberté est néanmoins significative. Au début de la pièce Néron commence à revendiquer son indépendance vis-à-vis de sa mère Agrippine. Elle vient d'être exclue des parties du palais où Néron dirige les affaires de l'empire, écartée de sa place habituelle à côté de son fils,¹⁴ et par conséquent Néron jouit de la possession d'un espace qui est à la fois physique et symbolique.¹⁵ Il est désormais tout à fait libre, semble-t-il. Mais Néron est aiguillonné par Narcisse, qui lui demande qui est en vérité le maître :

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre Maître, et le sien?

Vous verrons-nous toujours trembler sous sa Tutelle?

Vivez, réglez pour vous. C'est trop régner pour Elle. (490-2)

Ce mot de 'maître' va fonctionner comme l'un des mots-clés de cette pièce, car Racine nous invite à réfléchir partout sur les problèmes conjoints de la liberté et la maîtrise : dans quelles

¹² Karel Vanhaesebrouck propose une lecture foucauldienne de *Britannicus* dans *Le Mythe de l'authenticité : Lectures, interprétations, dramaturgies de Britannicus de Jean Racine en France (1669-2004)* (Amsterdam : Rodopi, 2009), pp. 90-95.

¹³ Tacite, p. 27. *At Romae ruere in servitium consules, patres, eques.* (Tacitus, *Annales*, i 7).

¹⁴ Agrippine voit 'deux surveillants, ses Maîtres, et les miens, | Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens' (121-2). Elle comprend donc que Néron est lui-même sujet à ceux qui prétendent le libérer du contrôle maternel.

¹⁵ En revanche Tacite raconte que c'était Sénèque qui persuada Néron de s'avancer vers Agrippine sous le prétexte d'une piété filiale afin d'éviter le scandale qui aurait eu lieu si elle s'était installée sur le trône pour recevoir les ambassadeurs d'Arménie (Tacite, p. 283 ; Tacitus, *Annales*, xii 5). C'est surtout Roland Barthes qui nous a montré l'importance capitale de l'espace dans l'imaginaire de Racine (voir 'Sur Racine' dans *Œuvres complètes*, édité par Éric Marty, 5 tomes (Paris: Éditions du Seuil, 2001), ii 59ff). De plus, Roland Racevskis discute l'espace dans *Britannicus (Tragic Passages : Jean Racine's Art of the Threshold)* (Lewisburg : Bucknell University Press, 2008), chapitre 4).

circonstances un homme est-il vraiment libre ?¹⁶ Dans quelles circonstances peut-on avoir le dessus sur un autre ? Est-ce que l'esprit peut être libre quand le corps est esclave, ou l'esprit enchaîné quoique le corps soit libre ? Dans ce cas-ci, l'on se demande si Néron est devenu véritablement libre en s'écartant physiquement d'Agrippine. Est-il dorénavant maître de lui-même, ou s'est-il soumis à l'autorité de Narcisse ? De toute façon on peut interpréter Narcisse comme un moyen dramatique pour laisser voir la dynamique intérieure de la psyché : il ne s'agit pas tant d'un personnage indépendant que d'un alter ego de Néron qui révèle que cette revendication de sa liberté est au fond une forme de narcissisme.¹⁷ Si Néron suit le conseil 'régnez pour vous', il se lie plus profondément à ses désirs les plus sombres, car les passions règnent elles-mêmes sur un royaume intérieur où le monarque est le sujet. Il essayait d'éviter la présence physique d'Agrippine, dans les yeux de laquelle 'j'ai lu si longtemps mon devoir' (502). Mais qu'est-ce qui arriverait s'il s'armait de courage pour repousser à la fois sa mère et le 'devoir' qu'elle exige de lui ? D'ailleurs, on peut demander la signification de ce 'devoir'. Est-ce l'obéissance filiale, ou le principe du bon gouvernement ? Il admit à Narcisse :

Mon Génie étonné tremble devant le sien.

Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance

Que je la fuis partout. (506-8)

Mais si Néron avait lu quelques pages de Freud, ou s'il avait lu même l'*Œdipe* de son propre professeur Sénèque, il aurait compris que le domaine de la mère est plus puissant et plus étendu qu'aucun domaine spatial. Agrippine dit elle-même que 'derrière un voile, invisible, et présente | J'étais de ce grand Corps l'Âme toute-puissante' (95-6). Voilà en effet une description du pouvoir monarchique, qui réside toujours derrière un voile, invisible, et présent.

¹⁶ Selon Moriarty (p. 113), Jansénius puise dans les œuvres de Saint Augustin le principe que 'La liberté de la volonté consiste en sa puissance sur elle-même, ou, si l'on veut, en son autonomie : la volonté est libre lorsqu'elle est maîtresse d'elle-même et de ses actions.' Il n'est pas difficile d'imaginer *Britannicus* comme exploration dramatique d'une telle idée, particulièrement parce que Racine nous y montre un Néron dont la volonté est très complexe, étant à la fois soumise à l'influence de Burrhus et de Narcisse, tandis qu'il est aussi à la recherche de l'indépendance.

¹⁷ Nous proposons donc que Narcisse peut être compris comme une voix qui exprime les désirs de Néron (désirs que l'empereur ne reconnaît guère lui-même), et que ces deux personnages constituent donc un tout ; cependant Charles Mauron soutient que Narcisse et Burrhus 'forment une seule conscience que le conflit tend à scinder' (*L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine* (Paris : Champion, 1986 ; première édition 1957), p. 113).

C'est Burrhus, le confident de l'empereur, qui prononce le mot de 'liberté' pour la première fois dans cette pièce. Quand Agrippine se plaint de la conduite de son fils, Burrhus prétend que dans leur entretien il emploiera 'la liberté | D'un Soldat, qui sait mal farder la vérité' (173-4), évoquant ainsi les vertus militaires d'honnêteté et de franchise comme si ce monde persistait toujours. (Plus tard il reconnaîtra les limites de la liberté de parole quand il lui dit: 'Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire, | Et que ma liberté commence à vous déplaire' (279-80)). Burrhus essaie de justifier la conduite de Néron, et de se montrer momentanément supérieur à Agrippine en la corrigeant, quand il lui explique, 'Ce n'est plus votre fils. C'est le Maître du monde' (180). Mais cette redéfinition n'est pas tout à fait correcte, car Néron reste toujours le fils d'Agrippine, et ce lien entraîne de profondes obligations psychologiques. De plus, Burrhus maintient que cette maîtrise du monde n'est pas seulement compatible avec la liberté du peuple romain mais en fait elle inaugure cette liberté ; selon lui, la liberté et la vertu prennent naissance l'une et l'autre dès le commencement du règne de Néron :

Rome à trois Affranchis¹⁸ si longtemps asservie,
 À peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté.
 Que dis-je ? La Vertu semble même renaître.
 Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maître.
 Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats;
 César nomme les Chefs sur la foi des Soldats. (200-06)

Mais les idées de Burrhus au sujet de la liberté sont embrouillées. Comment est-ce que Néron peut régner si les citoyens jouissent de leur liberté ? Et quelle sorte de liberté ont-ils si Néron les gouverne ? Burrhus ne voit aucune contradiction entre 'règne' et 'liberté' à condition que 'l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maître'. Tout va bien, dit-il,

Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
 Rome soit toujours libre, et César tout-puissant. (213-14)

Cette opinion semble naïve, et Burrhus ne montre plus la simplicité d'un soldat de la vieille école mais la naïveté coupable de quelqu'un qui habite les allées du pouvoir mais n'en

¹⁸ Les 'trois Affranchis' sont les anciens esclaves Pallas, Narcissus, et Callistus, qui avaient de l'influence pendant le règne de l'empereur Claude. Pour une discussion de l'esclavage dans *Britannicus* voir Ziad Elmarsafy, *Freedom, Slavery, and Absolutism : Corneille, Pascal, Racine* (Lewisburg : Bucknell University Press, 2003), pp. 119-128.

comprend rien. Selon le concept romain de la liberté, il est impossible que Rome soit libre *et* César tout-puissant. La liberté c'est un jeu à somme nulle.¹⁹

Quant à Agrippine, elle ne s'occupe des libertés des autres que comme un stratagème de rhétorique pour sauvegarder ses propres intérêts. Sa conception de la liberté se manifeste lorsqu'elle dit que Néron agirait en toute liberté en revenant à son devoir filial:

Il s'épanchait en Fils, qui vient en liberté

Dans le sein de sa Mère oublier sa fierté. (1601-2)

Pour Agrippine, 'liberté' veut dire 'contrôle maternel'. Néanmoins, lorsqu'elle réfléchit à la situation difficile de Junie elle comprend bien que sous un monarque comme Néron il est impossible de créer pour soi-même un espace libre en s'écartant des centres du pouvoir : Junie aurait considéré son absence de la cour comme une liberté précieuse, et 'même aurait mis au rang de ses bienfaits | L'heureuse liberté de ne le voir jamais' (233-4). Cependant, sous le règne d'un monarque, l'absence est impossible, car la vue de l'empereur perce partout. Junie ne voit pas Néron, mais Néron voit Junie. Lorsqu'Agrippine exige que Néron respecte sa liberté, ce qu'elle réclame n'est pas la liberté mais le pouvoir :

Je vois de votre cœur Octavie effacée

Prête à sortir du lit, où je l'avais placée.

Je vois Pallas banni, votre Frère arrêté,

Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté,

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies. (1215-19)

J'ai fait ce que j'ai pu, vous régnez, c'est assez.

Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,

Si vous le souhaitez prenez encor ma vie;

Pourvu que par ma mort tout le Peuple irrité

Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté. (1282-6)

La liberté dont Néron la prive n'est rien que le pouvoir : c'est la liberté d'errer partout dans le palais, une liberté qui signifie son pouvoir à la fois sur le bâtiment et sur l'empereur, car elle se sert de sa situation pour mettre les personnages comme Junie, Britannicus, et Octavie dans les places qu'elle a choisies pour eux. (Elle essaye même d'installer Néron à une place qu'elle indique lorsqu'elle lui dit : 'Approchez-vous, Néron, et prenez votre place'(1115).)

¹⁹ Agrippine (259) se sert de l'image d'une balance pour identifier ce jeu à somme nulle entre la mère et son fils.

Sa propre liberté (c'est-à-dire son pouvoir de maîtriser les autres) ne saurait pas coexister avec la liberté de Néron, car la liberté est toujours un jeu à somme nulle.

Lorsque Néron demande à Agrippine, 'que voulez-vous qu'on fasse?' (1287), elle répond:

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace,
 Que de Britannicus on calme le courroux,
 Que Junie à son choix puisse prendre un Époux,
 Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure,
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
 Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
 À votre porte enfin n'ose plus m'arrêter. (1288-94)

Mais la liberté qu'elle réclame de son fils en faveur de Britannicus et de Junie est incompatible avec le pouvoir de l'empereur, parce que Britannicus est son rival pour le trône, tandis que Junie est également du sang royal et conférerait à n'importe quel mari des droits d'empire. Burrhus dit que Junie 'est dans un Palais tout plein de ses Aïeux' (238), s'imaginant qu'un tel endroit sera pour elle un lieu de sécurité, quoique ce soit précisément en raison de la présence de ses aïeux que le palais est pour Junie un lieu sans liberté.

III

Que veut dire la liberté pour Néron ? Narcisse le machiavélique lui explique que le peuple romain a toujours préféré la servitude à la liberté, comme disait Tacite :

Mais du reste ces temps sont si lâches et si corrompus, que non seulement les plus Grands de Rome, qui étaient obligés à quelque complaisance pour se maintenir, mais tous les Consulaires, et la plus grande partie des Prétoriens, jusqu'aux moindres Sénateurs, disputaient à l'envi de lâcheté et de servitude. De sorte qu'on dit que Tibère avait accoutumé de s'écrier en termes Grecs au sortir du Sénat, Ô gens véritablement nés pour servir! Témoignage d'une flatterie insupportable de déplaire même à Tibère si grand ennemi de la liberté.²⁰

Voici Narcisse :

²⁰ Tacite, p. 141; Tacitus, *Annales*, iii 65: *ceterum tempora illa adeo infecta et adulatione sordida fuere ut non modo primores civitatis, quibus claritudo sua obsequiis protegenda erat, sed omnes consulares, magna pars eorum qui praetura functi multique etiam pedarii senatores certatim exsurgerent foedaque et nimia censerent. memoriae proditur Tiberium, quoties curia egrederetur, Graecis verbis in hunc modum eloqui solitum 'o homines ad servitutem paratos!' scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet tam proiectae servientium patientiae taedebat.*

Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne.
Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés.
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
Leur prompt servitude a fatigué Tibère. (1437-44)

Narcisse raconte à son maître (mais on pourrait peut-être se demander si Néron n'est pas plutôt son élève, ou même son esclave) qu'en fait les Romains, habitués depuis longtemps à la servitude, vénèrent la main qui les ligote. En outre, si Néron reste ainsi pusillanime les Romains commenceront à croire qu'il les craint et—ce qui serait pire—qu'ils doivent être craints à leur tour. C'est à ce moment que Narcisse invite Néron à devenir 'libre',²¹ ce qui veut dire, tuer Britannicus, son rival potentiel :

D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le Frère, abandonnez la Sœur.
Rome sur les Autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes. (1449-52)

Narcisse évoque et exploite la peur : est-ce que Néron a peur des Romains ? Est-ce qu'il a peur de l'infamie d'être empoisonneur ?

Néron répond :
Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore en lui manquant de foi
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille. (1455-60)

À ce moment, Néron se sent toujours lié par la promesse qu'il a faite à Burrhus, car le concept de 'foi' retient encore sa puissance ; 'vertu' est également une idée significative, bien que ce soit la vertu de Burrhus lui-même plutôt qu'un principe moral auquel Néron se

²¹ Cf. 'Narcisse... incarne la tentation de la liberté absolue' mais pour Néron 'la liberté qu'il a cru acquérir est d'ailleurs illusoire : il n'y a pas de libération totale, pas de liberté absolue' (Eléonore M. Zimmermann, *La Liberté et le destin dans le théâtre de Jean Racine* (Genève : Slatkine, 1999 ; première édition 1982), p. 12).

soumet. En fait, il ne reconnaît cette vertu que comme un ennemi armé contre lui.

Cependant Narcisse lui dit que s’il prend des mesures contre Britannicus,

Vous seriez libre alors, Seigneur, et devant vous
Ces Maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc ignorez-vous tout ce qu’ils osent dire?
Néron, s’ils en sont crus, n’est point né pour l’Empire.
Il ne dit, il ne fait, que ce qu’on lui prescrit,
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit. (1465-70)

Selon Narcisse les Romains sont actuellement les ‘Maîtres orgueilleux’ qui tournent Néron en ridicule à cause de sa servilité envers ses maîtres Burrhus et Sénèque. Si Néron s’affranchit, ces sujets orgueilleux (y compris Burrhus et Sénèque) s’agenouilleront devant leur empereur, et Néron deviendra libre. Néron répond : ‘Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.’ (1480) C’est un moment clé, le moment en effet qu’Aristote nomma ἀμαρτία, c’est-à-dire l’erreur tragique que le protagoniste commet et qui produit une chaîne de conséquences dans laquelle il sera entraîné. Racine, psychologue, trace ici le processus de cette décision tragique qu’il décrit dans sa préface comme la naissance d’un monstre.²² Quand Néron dit ‘Allons voir ce que nous devons faire’, il se peut qu’il réponde d’une manière évasive, et que le ‘nous’ soit le ‘nous’ de majesté, mais l’on peut également interpréter ce ‘nous’ comme un pronom pluriel qui indique que dorénavant Néron et Narcisse agiront ensemble comme un seul personnage. Voilà la nouvelle liberté que Néron a obtenue, et c’est une nouvelle servitude.

IV

Faisons le point. Agrippine parle de liberté, mais pour elle ce mot veut dire tout simplement son propre pouvoir. Britannicus, entouré de faux amis qui le surveillent,²³ existe toujours dans une condition de sujétion parce qu’il ne sait quand ou comment Néron pourrait prendre des mesures contre lui pour sauvegarder sa domination. Junie n’est pas libre d’épouser Britannicus parce que Néron la désire ; de plus, son entretien avec Britannicus—que Néron entend—est en fait une synecdoque pour la servitude des sujets sous une monarchie, car ce pouvoir arbitraire est toujours en coulisse, toujours prêt à intervenir. Néron dit à Junie: ‘Vous n’aurez point pour moi de langages secrets. | J’entendrai des regards que vous croirez muets’

²² *Œuvres complètes*, p. 372.

²³ Britannicus dit: ‘Que vois-je autour de moi, que des amis vendus | Qui sont de tous mes pas les témoins assidus’ (329-30).

(681-2), et Junie avertit Britannicus: ‘Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance. | Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux. | Et jamais l’Empereur n’est absent de ces lieux’ (712-4).²⁴ Quoique Junie s’enferme ‘dans l’ombre’ (415) pour pleurer la perte de son frère, Néron sait tout ce qui se passe, car il n’existe aucun lieu qui est à l’abri de sa vue. Au début du dernier Acte, lorsque Britannicus a été invité par Néron à un banquet, il voit la peur dans les yeux de Junie, et lui demande, ‘Qu’est-ce que vous craignez?’, et elle répond : ‘Je l’ignore moi-même. | Mais je crains’ (1503-4). Il semble qu’elle craint tout :

Tout m’est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.

Je crains Néron. Je crains le malheur qui me suit. (1545-6)

Elle parle d’un ‘noir pressentiment’ (1547), et la répétition de ‘si’ dans les vers qui suivent indique l’incertitude peureuse de quelqu’un qui vit sous un monarque :

Hélas ! Si cette paix, dont vous vous repaissez,

Couvrirait contre vos jours quelques pièges dressés !

Si Néron irrité de notre intelligence

Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance !

S’il préparait ses coups tandis que je vous vois !

Et si je vous parlais pour la dernière fois ! (1549-54)

Dans un état monarchique, la peur existe partout et pour tout, même sans aucun objet défini. En fait, le pouvoir monarchique c’est précisément le pouvoir d’abolir la liberté par le moyen de créer une peur indéfinie qui craint quelque intervention qui peut-être n’arrivera jamais. En fin de compte, Junie trouve la liberté seulement lorsqu’elle s’enferme dans le temple de Vesta, un lieu sacré qui fait partie du monde symbolique de la Rome ancienne, voire préimpériale, espace dans lequel aucun intrus impur ne pouvait pénétrer. C’est le seul endroit qui est hors de portée de l’empereur. Mais pour gagner ce lieu de liberté, Junie a dû sacrifier toute liberté mondaine.²⁵

V

²⁴ Il y a de fréquentes références aux yeux de l’empereur : 576, 606, 1017, 1074, 1731, 1777.

²⁵ Dans *Arie et Petus* la seule forme de la liberté que Néron permet à Petus est la liberté de choisir la manière de sa mort (p. 72). Il se suicide dans une galerie où il se trouve entouré des portraits des Romains célèbres, y compris des héros républicains comme Caton qui ‘Avec ses propres mains deschire ses entrailles’ (p. 82). Cet espace républicain est pour Petus et Arie le seul endroit où il est possible d’être libres du pouvoir de l’empereur. A la fin de la tragédie Néron voit les esprits de ceux qu’il a assassinés, y compris Britannicus et Agrippine, et ‘la diuine Arie, | Qui vient du clair Olimpe aux beaux champs d’Hesperie’. Il reconnaît enfin qu’ils ‘Eprouvent les Enfers plus doux que les Tyrans’ (p. 85).

Cependant, Néron lui-même n'est guère libre. Premièrement il est esclave du rôle qu'il a joué jusqu'à ce moment, le rôle, créé par Burrhus et Sénèque, d'un empereur qui se consacre au bien du peuple. Il considère ce rôle comme un joug, et se révolte contre ces 'trois ans de vertus' (462) et l'histoire vertueuse qui l'enchaîne :

Quoi toujours enchaîné de ma gloire passée
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour,
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ? (1332-6)

Burrhus l'assure qu'il est vraiment libre, vraiment maître de soi et des autres :

C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus. (1339-42)

Mais est-il vraiment maître de soi, ou prisonnier lui-même de sa propre histoire vertueuse ?

Néron est également esclave de ses ancêtres.²⁶ Agrippine avait dit à Burrhus que Néron a ses ancêtres comme guides²⁷ et n'a donc besoin ni de Burrhus ni de Narcisse, (162-4) et Burrhus lui avait répondu :

Sur ses Aïeux sans doute il n'a qu'à se régler.
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler ;
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années! (217-20)

Qui sont ces aïeux modèles? Le cruel Tibère ? L'incompétent Claude ? Le verbe 'se régler' employé par Burrhus suggère que Néron possède non seulement la liberté mais aussi la volonté de se modeler sur ses aïeux ; mais est-ce la vérité ? Et quand Burrhus dit que Néron n'a qu'à se ressembler, cette affirmation élude la question qui gît au cœur de cette tragédie : quel est le vrai moi de Néron ?

²⁶ Dans *Arie et Petus* Petus dit à Seneque que Neron 'n'a rien des vertus de ses nobles ayeuls', et l'accuse d'avoir créé Neron lui-même: 'Vn Tyran detestable est l'œuure de ta main'. Seneque répond: 'Par mes soins vigilans i'ay durant cinq annés, | Tenu par la raison ses fureurs enchaisnées; | Mais... ce tygre à repris son premier Naturel' (p. 16).

²⁷ Cf. le discours prononcé par Néron à l'occasion de son accession comme empereur; le discours avait été écrit par Sénèque (Suetonius, *Nero*, 10 ; Tacitus, *Annales*, xiii 4).

Qui est donc Néron ? Parmi les mots-clés de cette pièce on peut identifier le mot de ‘génie’, une idée que l’on peut expliquer par la paraphrase ‘les aptitudes innées, les dispositions naturelles, bonnes ou mauvaises (de qqn)’.²⁸ Mais Racine, qui connaissait profondément la littérature latine, aurait compris que le mot latin de *genius* veut dire non seulement la personnification des goûts naturels d’un individu mais aussi l’esprit qui préside à une famille.²⁹ Quand il se sert donc du mot de ‘génie’, Racine indique et garde à la fois le mystère qui est pour lui associé à l’individu : comme nous le montre le cas de Phèdre, les caractéristiques mêmes qui définissent une personne pourraient être attribuables à ses aïeux, et sa volonté n’est donc pas tout simplement sa propre volonté. Lorsque Néron admet que, face à face avec sa mère, ‘Mon Génie étonné tremble devant le sien’ (506), il avoue que son moi reste subordonné à la volonté d’Agrippine, et quand Burrhus admet enfin que ‘Néron découvre son génie’ (800) il reconnaît l’aspect noir de ce génie en disant : ‘Cette férocité que tu croyais fléchir | De tes faibles liens est prête à s’affranchir’ (801-2). Selon cette observation ce n’est pas Néron lui-même qui est sur le point de s’affranchir, mais le nom abstrait ‘férocité’, qui, comme bon nombre des noms abstraits raciniens, semble plus puissant que les personnages, et mène une existence presque autonome.

Agrippine, toujours plus réaliste que Burrhus, confie à Albine ses peurs, car quoique l’empereur ait commencé bien en imitant les vertus qu’Auguste montra vers sa fin de sa vie, elle craint que Néron ne finisse en imitant les cruautés d’Auguste au début de son règne quand il avait éliminé tous ses rivaux. De plus, elle craint les caractéristiques qu’il a héritées de ses aïeux :

Il commence, il est vrai, par où finit Auguste.
 Mais crains, que l’avenir détruisant le passé,
 Il ne finisse ainsi qu’Auguste a commencé.
 Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
 Des fiers Domitius l’humeur triste, et sauvage.
 Il mêle avec l’orgueil, qu’il a pris dans leur sang,
 La fierté des Nérons, qu’il puisa dans mon flanc. (32-8)

Tandis que Burrhus croit que Néron pourrait choisir tout consciemment de se modeler sur ses prédécesseurs impériaux, Agrippine le considère comme héritier des traits sauvages et

²⁸ *Le Grand Robert de la Langue Française*, édité par Alain Rey, 6 tomes (Paris: Dictionnaires Le Robert, 2001), s.v. *genie*, iii 1285.

²⁹ *Oxford Latin Dictionary*, s.v. *genius*.

barbares de ses aïeux biologiques : la sauvagerie se cache dans le sang.³⁰ ‘Sang’ est un autre mot-clé pour Racine.³¹ Dans cette pièce le mot de ‘sang’ définit le titre de Britannicus au siège impérial (61) et limite le choix de mari pour Junie (228, 241, 623). C’est le sang qui lie Néron à son cousin et frère adoptif Britannicus, auquel il sera lié par le sang dans un sens différent s’il le tue : ‘Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?’, demande Burrhus (1329). Agrippine reconnaît qu’une telle effusion de sang ne serait qu’un commencement, lui disant, ‘Ta main a commencé par le sang de ton Frère’ (1695), et ‘Ta fureur s’irritant soi-même dans son cours | D’un sang toujours nouveau marquera tous tes jours’ (1705-6), jusqu’au moment où ‘après t’être couvert de leur sang et du mien, | Tu te verras forcé de répandre le tien’ (1709-10). Nous ne savons pas si Néron est précisément prédéterminé à ce carnage par le sang qu’il hérite,³² mais il sera certainement dorénavant prisonnier du sang qu’il a répandu, car l’acte qui—selon les promesses de Narcisse—devrait le rendre libre sera effectivement le premier maillon d’une chaîne de meurtres qui seront nécessaires pour sauvegarder son règne. Voilà la chaîne de vertus qu’évoque Burrhus (219).

Pour conclure, la naissance d’un monstre que Racine décrit dans sa préface est en fait la naissance de l’homme qui n’est plus libre, celui qui était autrefois libre de choisir, mais qui a fait des choix qui l’emprisonnent dans le rôle du tyran qui se réduit à l’esclavage, devenu assujéti à ses propres passions et à leurs conséquences. Au cœur de ce tyran Racine nous montre la peur, la peur de minute en minute que quelque ennemi pourrait l’attaquer. Burrhus

³⁰ L’ascendance de Néron est d’ailleurs une question assez complexe. Sur le plan historique Néron était l’arrière-arrière-petit-fils d’Auguste, mais il entra dans la partie gérante de la famille impériale par son adoption ; son père était Gnaeus Domitius Ahenobarbus.

³¹ Cf. Pierre Giuliana, *Un Sang tragique: Racine, Phèdre et le sang : mise en perspective dramatique* (Thèse pour obtenir le titre de docteur en Langue et Littératures françaises, Université Lyon III-Jean Moulin, 2007).

³² Cf. Zimmermann : ‘S’il y a une prédétermination dans *Britannicus* elle ne provient pas d’un passé lointain en dehors de notre contrôle, mais du passé immédiat que nous créons à chaque instant’ (p. 65). *Phèdre* nous pose une question pareille: est-ce qu’elle possède le libre arbitre, ou est-elle contrainte par le sang qu’elle hérite de sa mère ? Est-ce que son désir pour Hippolyte est un phénomène purement physique qui prend sa source dans le corps de Phèdre, ou vient-il du dehors, c’est-à-dire, de Vénus ? Racine nous propose un modèle complexe de la psychologie et de la volonté qui est assez comparable à la pensée grecque qui imaginait que chaque passion ou décision venait à la fois de l’intérieur (ayant donc une origine humaine), et de l’extérieur, comme le résultat d’une intervention par quelque dieu (cf. E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational* (Berkeley : University of California Press, 1950)). Voir aussi Moriarty pp. 118-119 pour une courte discussion de *Phèdre* à la lumière des idées jansénistes sur l’inconscient et sur la responsabilité morale de quelqu’un qui agit sur des désirs qui peuvent être cachés de lui-même.

avait prévu une telle éventualité quand il avait averti Néron que ‘Craint de tout l’Univers il vous faudra tout craindre’ (1352). Ainsi semble-t-il que le monarque lui-même devient un esclave et entre dans une condition de servitude perpétuelle, soumis à quelque pouvoir inconnu toujours prêt à intervenir, soit de l’extérieur, soit de l’intérieur de son propre cœur. Même pour le monarque—ou particulièrement pour le monarque—*principatus* et *libertas* sont vraiment incompatibles.